

MÉMOIRE DU ROYALISME 8/8

Après les *Nouveaux Réactionnaires*... les Anciens

La page du XXème siècle tournée, il est indispensable de se remettre à penser sérieusement ; en exerçant notre droit d'inventaire sur la modernité. Voici l'origine de la belle enquête (*l'escritoire* 47 à 52), menée par Danielle Masson, sur les "nouveaux réactionnaires". Ces intellectuels étaient sortis du bois en reprenant la question de Tocqueville : *La démocratie engendre-t-elle des maux qui lui sont propres et qui pourraient l'anéantir de l'intérieur ?* Avouons qu'ils sont, depuis, revenus à une pensée plus modeste. Leur récente frilosité, lourd tribut au terrorisme intellectuel démasqué par Jean Sevillea, laisse néanmoins percer quelques rayons d'audace. Ainsi Antoine de Crémiers, dans sa pertinente série (*l'escritoire* 43 à 51) de réflexions sur la post-modernité, nous a-t-il rapporté la dernière tentation de Jacques Julliard envers « *la vérité profonde de la pensée contre-révolutionnaire* » (*l'escritoire* 51).

C'était l'occasion idéale pour rappeler la puissante et novatrice communication du regretté Victor Nguyen, lors d'un *Colloque Joseph de Maistre* en 1976. Il y rapprochait trois esprits aussi divergents que Maurras, Guénon et l'auteur providentialiste des *Considérations sur la France*. Sans céder au syncrétisme, il privilégiait plusieurs homologues de situations entre les trois hommes, mais en restant conscient des profonds désaccords entre eux : « *Surtout Guénon, profondément pénétré des doctrines orientales, et soucieux de restaurer une gnose au sein de l'intelligence occidentale, se sépare radicalement de Maistre et de Maurras, héritiers des exigences principales du Logos philosophique. Car la coupure est totale entre comportements judéo-chrétiens, entés sur la distinction entre Dieu et la création, le sujet et la réalité, et comportements gnostiques où la connaissance se décrit comme une initiation graduelle et un processus de dévoilement de l'illusoire du réel, différence dont l'origine découle directement du fait biblique.* ». Dans quel but ce rapprochement ? Et d'où partait Victor Nguyen ?

Né à Marseille le 13 juin 1936, il était issu par son ascendance maternelle d'une famille de portefaix marseillais. Son père, vietnamien appartenait à une lignée de lettrés du Tonkin. Lors de sa licence d'Histoire à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, il fut remarqué par ses maîtres du supérieur, en particulier Pierre Guiral en Histoire contemporaine et Georges Duby en Histoire du Moyen-Age. Estimant ne pas avoir la vocation de l'enseignement, il ne se présenta pas aux concours du C.A.P.E.S et de l'Agrégation mais entra au C.N.R.S ; dans une situation précaire faute de titularisation.

Très attaché à ses origines vietnamiennes et provençales, Victor Nguyen fut hanté dès son adolescence par la question du déracinement et de la crise d'identité qui en était le corollaire. C'est ainsi qu'il découvrit très tôt Charles Maurras et Maurice Barrès. Maurras le fascinait ; il n'oubliait pas ses aïeux portefaix, royalistes comme une partie notable du petit peuple de Marseille du XIXe siècle. Dans l'œuvre de Barrès, il découvrit le déracinement. Son père, qui avait adhéré au parti communiste, en était l'exemple le plus



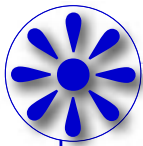
douloureux. Trop indépendant de caractère pour adhérer à un mouvement politique, mais proche de *l'Action française*, il devint le meilleur connaisseur de la *Contre-Révolution*. En 1968, il conçut l'idée de colloques universitaires consacrés aux études maurrassiennes et au royalisme. Les colloques eurent lieu à l'I.E.P d'Aix-en-Provence en 1968, 1970, 1972, 1974, 1976, et 1980 (Centre Charles Maurras – BP 76 – 13107 Aix-en-Provence). Par ailleurs Victor Nguyen participa à de nombreux colloques sur le protestantisme, le Félibrige, Joseph de Maistre, Vico, ou Louis Dimier... Il collabora à de nombreuses revues comme la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, *Anthinea* (Philippe Ariès, Pierre Chaunu...), *La France latine* ou *Politica hermetica* (Émile Poulat, Jean-Pierre Laurent, Pierre-André Taguieff...). Il est mort le 13 juin 1986, en laissant une œuvre monumentale ; méconnue du grand nombre mais intelligemment utilisée par les meilleurs chercheurs. Pensons à Pierre-André Taguieff et à sa puissante *Force du préjugé*, dédiée à sa mémoire. Grâce à Pierre Chaunu et René Rancœur, sa thèse décisive sur Maurras a pu paraître ; elle fait autorité sur les idées du XIXe siècle.

Au cours de la décennie 1970, Victor Nguyen considéra que s'opérait un renversement épistémologique. En pleine euphorie consummatrice, s'affirmait la dénonciation « *des stigmates de la société industrielle comme l'idolâtrie des loisirs, le fanatisme de la culture, le cléricalisme de la science, la destruction de la nature, l'écrasement des genres de vie, et d'absurdité du développement* ». Sous les assauts de Soljenitsyne et des *nouveaux philosophes* s'essoufflaient les idéalismes de la modernité (Descartes, Hegel, Kant et Marx). Parallèlement, « *dans la confusion, un immense continent immergé lui semblait faire lentement sa réapparition, de l'ésotérisme à l'écologie, des régionalismes à l'épistémologie, des récurrences critiques à l'archéologie du savoir et aux structures de l'imaginaire* ». Victor Nguyen y vit le retour des chances aux laissés pour compte de l'histoire depuis trois siècles, ceux qui pratiquent une sociologie de l'héritage et maintiennent les attitudes et fidélités traditionnelles. Ces attitudes et fidélités, dévalorisées par le succès de l'idéologie démocratique et censurées par le terrorisme intellectuel dominant, jusqu'à présent vouées à une survie réduite et précaire, devaient pouvoir se muer en contre-culture pour y puiser une nouvelle jeunesse. Tel était la piste proposée par la communication, publiée en 1977 dans *La revue des études maistriennes* (n° 3, *Les Belles Lettres*, Paris 1977), parue une seconde fois en 1984 dans un article des *Dossiers H., René Guénon, (L'âge d'homme)*. Un texte extrêmement dense et nécessitant une lecture attentive qui constitue également une pièce à joindre à notre dossier sur « La démocratie en question ».

Philippe Lallement

Association des Amis de Victor Nguyen,
36 allée des Lauriers Roses, 83000 Toulon

* Victor Nguyen, *Maistre, Maurras, Guénon, Contre-révolution et Contre-culture*, études maistriennes ; colloque Joseph de Maistre, Chambérie, 197



MAISTRE, MAURRAS, GUENON : CONTRE-REVOLUTION ET CONTRE-CULTURE

par Victor NGUYEN

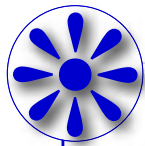
Mon propos ne vise pas à mesurer le degré d'influence que Joseph de Maistre a pu exercer sur Charles Maurras et sur René Guénon, selon la démarche la plus classique de l'histoire des idées.

Car si j'ai entendu regrouper ces trois auteurs en une configuration intellectuelle et morale spécifique, et quasi mythique, l'approche érudite en est bien moins responsable qu'un véritable retournement épistémologique au sein d'une époque d'intense obsolescence culturelle et matérielle, précisément qualifiée par Guénon de Kali-Yuga, l'âge de fer. Choisir de mettre l'accent sur les facteurs de continuité qui relient ces œuvres plutôt que sur leurs coupures et leurs hiatus, reviendra donc, au plan qui est le nôtre, à privilégier les pesanteurs rencontrées et les résistances suscitées par les phénomènes révolutionnaires modernes, dont Maistre, Maurras et Guénon se portèrent les adversaires constants et irréductibles.

En effet, tout se passe comme si le processus de démocratisation, toujours radicalisé et toujours triomphant depuis deux siècles et plus, ne parvenait cependant qu'à asseoir des formes partielles et locales de légitimité, destinées à s'affronter et à se déchirer aussitôt entre elles et par conséquent à nier en pratique le consensus planétaire que suppose leur axiologie. Du même coup les attitudes, croyances et fidélités dévalorisées par une accélération de l'histoire, qui est sans doute l'Histoire même prenant conscience de son mouvement, ne se trouvaient pas vouées à une dégénérescence inéluctable. Elles entamaient plutôt une vie réduite, officieuse, souvent précaire, véritable envers des choses du Temps tel un inconscient culturel censuré par les institutions dominantes, mais réserve des significations les plus profondes parce que les plus *individualisantes* et les plus globales à la fois. Rien là de bien nouveau, remarquera-t-on, par rapport aux religions traditionnelles toujours impuis-

santes, sauf chez une minorité, à exiger une conversion qui engage la vie entière. Mais l'exotérisme de la plupart impliquait l'ésotérisme de quelques-uns, l'éblouissement de la révélation, la liberté de l'âme et le poids du péché, l'intervention de la grâce, niveaux d'adhésion et paliers de croyance qui, malgré la formulation du Kerygme en histoire et du Logos en philosophie, préservaient les dispositions naturelles de la contemplation religieuse et l'enracinaient dans une sociologie de l'héritage. Au contraire, à partir des Lumières, la prétention des idéologies à remplacer les religions qui seraient fausses en tant que telles et n'exprimeraient des vérités que reprises et expliquées par un discours extérieur, traduisait l'émergence de systèmes culturels dépourvus de toute autre référence qu'humaine. Les énergies religieuses latentes seront désormais en posture d'être détournées vers des fins uniquement séculières, privées de ce feedback entre l'Âme et la Parole, entre la Foi et la Prière, véritable tension respiratoire des sociétés. L'Absolu qui ne peut plus dire son nom se dévide en Histoire, le Temps se fragmente en révolutions, et de l'ennui du XVIII^e siècle au nihilisme du XX^e, en contrepoint des échecs de la contre-révolution, se profilent les succès de la contre-culture, discordance stratégique du grand refus de ce monde moderne.

À mi-chemin du sens et de la puissance, images réfractées de l'opulence et de la rareté, la révolte jaillit de toute part qui aussitôt devenue pouvoir n'offre plus que des masques vides. Contre les impasses du *Cogito* se noue une chaîne de réactions sous la forme d'un *Sum* qui ne nous renvoie plus d'abord au Moi, mais à l'*ordo hominum* et à l'*ordo rerum* et que jalonnent entre autres les œuvres de Maistre, Maurras et Guénon. D'où la triple interrogation qui les conduit : sur l'existence d'un esprit traditionnel, sur les formes historiques susceptibles de le véhiculer, sur les moyens de les défendre et de le prolonger. Leurs réponses varient en fonction



des temps, des lieux et des tempéraments, elles n'en délimitent pas moins les zones sensibles où la contre-révolution est toujours capable de se muer en contre-culture pour y puiser une nouvelle jeunesse.

Mais, dès l'abord, tradition une ou multiple ? En accord ou en divorce avec la raison ? Au cœur de l'histoire ou écrasée par elle ? La conscience de tradition est déjà une conscience malheureuse, un sentiment de déperdition, une volonté de retrouver des sources. Elle est saisie de modes différents d'appréhender la temporalité et par conséquent de clivages majeurs entre les hommes. Qui ne vit pas sur le même rythme qu'autrui peut-il réellement le rencontrer sinon dans une collision ? Le destin des paysanneries, réceptacle de l'héritage mental et gestuel le plus ancien et le plus enrichissant de l'humanité, condamnées à mort au nom du "progrès" et aux dépens de qui, matériellement et biologiquement, se fait en tout lieu l'industrialisation, demeure un exemple à méditer. Ce racisme sociologique, aussi cruel et insupportable que l'autre, et dont les aristocraties, aux avant-postes des holocaustes de la modernité, eurent à souffrir les premières, nos trois écrivains le rejettent absolument. Aucun groupe social qui ne remplisse une fonction indispensable et, par conséquent, jeter la malédiction philosophique sur l'un d'entre eux équivaut à briser l'équilibre de l'ensemble et à déstabiliser tous les autres. Derrière la montée aux extrêmes de l'idéologie, le terrorisme se prolonge sans fin. La tradition est naturelle, l'histoire la révèle et la modifie tout à la fois, avance Maurras qui, du même coup, la pense au pluriel. Du fait qu'ils vivent en société, les hommes élaborent les traditions qu'ils peuvent bien détruire, mais qu'il leur faut réinventer, puisqu'elles renferment le capital de leur expérience. C'est déjà la position de J. de Maistre, du moins lorsqu'il réfléchit au ras de l'événement. Il pratique d'autre part une lecture symbolique de l'histoire qui nous introduit à un empirisme sacré ouvert sur la réversibilité et l'eschatologie. Ce qui implique une grille religieuse et un code qui ne l'est pas moins. Mais la tradition chrétienne à son tour suppose une autre révélation, à l'aube de la création, qu'elle est venue compléter après avoir

été préparée par elle. Il n'existe pas d'idées innées, mais une Parole dite, transmise, oubliée, retrouvée, déformée, toujours présente. On sait l'importance d'une telle intuition, d'où sortira, avec les malentendus prévisibles, le courant traditionaliste du XIXe siècle, un Lamennais comme un Blanc de Saint Bonnet mais aussi un Auguste Comte. Guénon, quant à lui, est plus catégorique : les multiples manières d'être traditionnelles ne sont que le reflet d'une Tradition primordiale qui transcende en les nourrissant de l'intérieur les diverses religions et croyances. L'histoire, ou ce que nous appelons ainsi, entraîne cycliquement l'obscurcissement de cette connaissance, et jusqu'à la catastrophe finale, l'éloignement grandissant de la réalité suprême qui est spirituelle. Après quoi tout recommence, d'un nouvel âge d'or à un nouvel âge de fer.

On conçoit qu'un tel processus, qui exclut la notion même d'une transformation réelle par l'homme de quoi que ce soit, de sa condition ou de la nature, démystifie le statut reconnu communément à la raison en la bornant aux activités tenues d'emblée pour inférieures comme la science ou la technique. À l'opposé, et Guénon opère la même valorisation que de Maistre, l'intuition intellectuelle devient la voie royale vers la métaphysique, c'est-à-dire, la connaissance des premiers principes. Analogie et symbole s'imposent comme des moyens privilégiés de cet accès, le plus haut auquel l'homme puisse prétendre, en se libérant de l'accessoire au profit de l'essentiel. Il est vrai que de Maistre reconnaissait un champ d'investigation plus constitutif des facultés rationnelles, ne serait-ce que par son souci des phénomènes politiques, auxquels Guénon, dans son ordre, reste parfaitement indifférent. Maurras manifeste plus de complexité encore. Élevé au sein du catholicisme, il n'en avait pas moins perdu la foi peu après l'adolescence, et sa synthèse subjective entre 18 et 25 ans, s'opéra sous le signe du positivisme, d'un empirisme qu'il qualifiait plus précisément d'organisateur. Mais en même temps, poète et critique, il s'était abreuvé avec abondance, comme le reste de sa génération, aux eaux vives du Symbolisme, il avait subi lui aussi ce qu'on a nommé avec beaucoup de justesse "une crise d'âme". L'appel aux



traditions classiques introduira d'une certaine manière une lecture symbolique de l'histoire de la culture comme de l'histoire de France, qui en balise le parcours et discrimine le positif du négatif. Non point parce que toute idéologie fonctionne comme un mythe qu'elle ne parvient jamais à rationaliser en totalité, mais parce qu'un grand souffle réintégrateur traverse la pensée maurrassienne et la portera jusqu'au bout. Mais il y a plus que cette liaison, du reste générale, entre Symbolisme et renaissance nationale, puisque la patrie est d'instinct connaissance affective et introduit directement à une conscience langagière des collectivités en cause. L'agnosticisme maurrassien ne se réduit pas à un positivisme *stricto sensu*, même comtiste, dont il a toujours rejeté délibérément la loi des trois États. À l'intérieur de cette synthèse subjective, et quoique Maurras ne retourna formellement à la foi de son enfance qu'aux approches de la mort, la dimension religieuse, ou si l'on préfère la piété, ne cessa de prendre chez lui une place grandissante. Le fameux colloque des morts est plus qu'un poème, il est une certitude tâtonnante que notre monde se trouve doublé par un autre qui en est à la fois le reflet, la mémoire et l'assomption. Pour reprendre son expression, tout se passe comme si "le provisoire de la vie" se doublait d'"un provisoire de la mort".

* * *

Dans tous les cas, il n'y a tradition que parce qu'il y a transmission, donc souvenir. Mais la mémoire contraint à s'inquiéter des cadres sociaux qui la supportent et la conditionnent. Donc, pour notre propos, les formes historiques qui en sont les conservatoires privilégiés. Maistre, Maurras et Guénon s'accordent pour désigner en premier lieu l'Église catholique, encore que leurs attitudes respectives envers celle-ci aient été fort diverses. Selon Maurras « *temple des définitions du devoir* » et « *seule internationale qui tienne* », mais pour de Maistre *médiatrice de l'historicité* puisque sa pensée, axée sur la célébration du pouvoir pontifical, s'amplifie en une vision toute théocratique. Quant à Guénon, et cela le rapproche de Maistre et l'éloigne de Maurras, l'Église reste à ses yeux avec la Maçonnerie *la dernière institution qui, en Occi-*

dent, garde l'empreinte de la Tradition, en dépit de la décadence qui, à des titres divers, les a frappées et les frappe encore toutes les deux. Cependant, Guénon ne peut s'empêcher de donner l'impression d'une infériorité manifeste de l'incarnation occidentale de cette Tradition par rapport à ses avatars en Orient. Ici, difficulté à la concevoir pour ce qu'elle est d'abord, c'est-à-dire une métaphysique, part trop grande faite au religieux, mélange de moralisme et de sentimental, prépondérance de la forme et de la raison enfin, toutes choses qui expliquent ce que certains appellent le dynamisme de l'homme occidental mais qui pour Guénon n'évoquait que son instabilité.

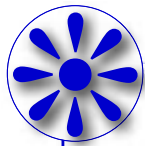
Cette définition purement intellectuelle lui appartient en propre, selon laquelle importe avant tout l'initiation par quoi l'homme accède graduellement à la conscience de l'Être. Maistre, comme Maurras, s'engage, au nom de la Tradition, dans une autre direction, celle de la bataille politique et sociale. On peut évacuer, ou à peu près, l'événement de l'œuvre guénonienne sans qu'elle perde sa figure et jusqu'au style hiératique qui nous y invite. Mais que seraient Joseph de Maistre sans la Révolution française et Maurras sans la IIIe République ? Presque toujours leurs livres sont de circonstance et toutes sortes de fidélités charnelles les enserrent où ils puisent et alimentent leur conscience de tradition. Si ces attachements, et notamment le loyalisme dynastique, jetèrent de Maistre sur les routes de l'Émigration, le déracinant par force et le contraignant au transfert et à la compensation, Maurras nous pose quant à lui un autre type de problème : ce rénovateur de l'idée monarchique dans un pays où l'on pouvait croire qu'elle allait s'éteindre définitivement, éprouva de grandes difficultés à s'entendre avec les prétendants successifs jusqu'à se voir accusé par l'un d'entre eux de méconnaître les véritables traditions de la Maison de France. Il n'est pas même la nation qui, dans sa synthèse, ne fût problème. Compromis entre un fait historique, une valeur traditionnelle et une volonté révolutionnaire, la nation française en effet, ni tout à fait empire et non plus nationalité, sans cesse parcourue de courants particularistes forcés de contester, quoiqu'ils en eussent, l'unité, pour détendre

leur originalité, introduit dans toute doctrine qui s'en réclame, et la pensée maurrassienne n'y échappe pas, une surélévation étatique en même temps qu'une minorisation de l'espace "provincial" tout en le revendiquant à travers une mythologie de la diversité et de l'enracinement. Maurras ne parvint à surmonter le dilemme que parce que, transposant la renaissance d'Oc, entamée par Mistral et le Félibrige, au plan national, il intensifiait la latinité du composé français, établissant ainsi par-delà les siècles un lien génétique entre Athènes, Rome et Paris. Méditerranéisation de la culture à la fois proche et lointaine de Nietzsche, qui le conduisit à des distinctions entre catholicisme et christianisme insupportables à terme pour le magistère de l'Église. Il est remarquable que Jacques Maritain, après avoir rompu avec Maurras lors de la crise religieuse de 1926, chercha, paraît-il, vingt ans plus tard, ambassadeur de France au Vatican, à obtenir une mise à l'index de l'œuvre de Guénon. Quant à Joseph de Maistre, si *Le Pape* servit considérablement les triomphes post-révolutionnaires de l'ultramontanisme, néanmoins sa postérité intellectuelle eut à souffrir des foudres vaticanes. Sans parler de Lamennais, les méfiances envers l'attitude traditionaliste en philosophie allèrent jusqu'à une condamnation, tandis que le néothomisme qu'on lui opposa au début ne devait pas tarder, surtout lorsqu'une partie de celui-ci eut après 1900 conflué avec le courant maurrassien, à faire naître d'identiques préventions. La décomposition contemporaine du catholicisme tridentin, décomposition effectuée à travers un historicisme généralisé, ne pouvait en effet que mettre en porte-à-faux ceux qui entendaient trouver dans l'Église, qu'ils eussent ou non la foi, un appui pour les traditions. Sans doute prenaient-ils le risque de rabaisser le catholicisme en idéologie, mais le catholicisme, dépouillé des formes qui lui avaient historiquement donné figure et sens, se trouvait la proie d'un danger homologue. Processus de sécularisation, concomitant au processus d'historisation qui, confrontant la Tradition et l'Histoire, mesure au gré des définitions respectives leurs points d'accord et de rupture.

* * *

Il est indéniable en effet que l'intention explicite de tous les contre-révolutionnaires d'épurer l'Histoire de ce qui n'est pas la Tradition, ou prétendue telle, s'est heurtée dès l'origine à une contradiction. Ceux-là même qui s'opposaient à une révolution le faisaient souvent au nom d'idéaux et d'intérêts créés par une révolution antérieure. Et ce fut bien le cas de la réaction de Burke qui était un whig adversaire de la Révolution française. Au fur et à mesure que les phénomènes révolutionnaires se multipliaient, le malentendu s'aggravait entre d'une part les idéologies restauratrices et leurs sociologies qui n'étaient majoritairement que conservatrices. L'Action française en particulier lui dut à la fois son dynamisme, puis ses achoppements et *le politique d'abord* en polarisant les forces traditionnelles sur la notion de pouvoir, s'il leur rendit une combativité intellectuelle depuis longtemps disparue, l'accompagnait d'une série de compromis tactiques où finalement le néoroyalisme devait épuiser ses ressources. Avec Guénon, l'option change fondamentalement : tout souci politique disparaît, seul demeure le rappel des principes dans toute leur rigueur. Par exemple, l'autorité spirituelle, même diminuée dans son être, même lorsqu'elle s'avère arbitraire, a selon l'ordre immuable des choses une supériorité intrinsèque sur les pouvoirs temporels. Ce qui occasionnera du reste la rupture de Guénon avec l'Action française, où un temps Léon Daudet, au moins, avait sympathisé avec lui.

En effet, Guénon apparaît très détaché des types historiques comme des communautés temporelles. L'esprit de la Tradition lui semble beaucoup plus important que sa morphologie conservatoire, non qu'il en soit séparable (là où il n'y a pas initiation au sens plein du terme, toute réalisation spirituelle échoue et par conséquent la possibilité même de transmission) mais le choix final de telle ou telle forme est en définitive secondaire pourvu que le but soit atteint. On sait qu'après une activité maçonnique il se "convertit" ensuite à l'Islam au sein duquel il devait du reste mourir. Ses historiens placent ce qu'il vaut mieux encore appeler une initiation, l'année même, 1912



où il épousa selon le rite catholique sa première femme. Nul syncrétisme dans cette attitude, nulle hypocrisie non plus, mais, au fur et à mesure des circonstances, l'adaptation en quelque sorte au terrain qui choisit plus encore qu'on ne le choisit.

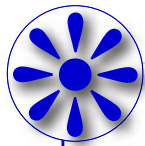
La décision finale qui sera la sienne conclut toute une existence vouée à la réhabilitation de l'esprit traditionnel jugé bien mieux préservé en Orient que dans l'Occident. Plutôt qu'un reniement, la mort de Guénon se présente comme un accomplissement. N'avait-il pas toujours recherché l'effacement et la solitude ? Sa défense des castes constituait le contraire d'une volonté de réaction : un cycle se déroule rigoureusement, on ne le remonte pas. Et l'élite spirituelle dont il avait tant parlé se trouvait aux antipodes du pouvoir de l'intelligence si cher à Maurras. L'enseignement ne valait pour lui que de maître à disciple, par relation directe, existentielle, et il engageait toute la vie. En ce sens, il rappelait J. de Maistre dont l'activité maçonnique avait, semble-t-il, consisté à redresser spirituellement une chrétienté déjà en plein naufrage. C'est que pour l'un et l'autre se dessinaient des signes du temps que l'activisme maurrassien et aussi sa crainte de tout séparatisme social ne pouvaient que refuser. Mais, pointe de désabusement ou suprême espérance, Maurras lui-même, à l'extrême de sa vie, ne manqua pas d'évoquer « *l'arche nouvelle, catholique, classique, hiérarchique, humaine...* » car « *si, comme je ne crois pas tout à fait absurde de le redouter, la démocratie étant devenue irrésistible, c'est le mal, c'est la mort qui devaient l'emporter, et qu'elle ait eu pour fonction historique de fermer l'histoire et de finir le monde, même en ce cas apocalyptique, il faut que cette arche franco-catholique soit construite et mise à l'eau face au triomphe du Pire et des pires. Elle attestera dans la corruption éternelle et universelle, une primauté invincible de l'Ordre et du Bien* ». Ainsi rejoignait-il Guénon prévoyant les futurs cataclysmes.

Désormais en effet, la Révolution s'est banalisée. Les idéologies du changement se sont imposées partout, à la droite comme à la gauche, en bas comme en haut, au centre comme ailleurs. L'esprit traditionnel éprouve les plus grandes difficultés à

désigner des citadelles privilégiées qui tombent les unes après les autres. La contre-révolution, et ce n'est pas par hasard qu'elle a tant réfléchi au problème de la souveraineté, croyait hier encore être capable d'investir les institutions au risque, lorsqu'elle donna un coup d'arrêt à la dérive historique, de se révéler surtout comme une révolution contraire. De Maistre avec prescience avait pourtant lancé un imprescriptible avertissement : sa vocation serait le contraire d'une révolution. Ou alors, traduirions-nous, une contre-culture dans la mesure où celle-ci est un refus de la culture mosaïque aseptisée et bureaucratique sanctifiée par les églises et les partis, diffusée par les écoles et les médias et qui, depuis l'effondrement des vieilles hiérarchies sacrales et cosmiques, nous enchaîne à son avenir sous prétexte de nous libérer de notre passé. Dans cette mesure où le refus s'ouvre sur autre chose, qui est la nostalgie, le souvenir, la mémoire de ce qui a été, et qui donc, puisqu'on s'en souvient, déborde les frontières de l'oubli et de la mort pour être encore. *In illo tempore...* tout commence et tout recommence, lorsqu'un homme s'écrie « Je me rappelle ». Il brise la croûte des événements et traverse l'écume des jours. Il devient le créateur de ponts, *Pontifex* selon la terminologie consacrée ; il est celui qui lie, qui rattache le passé à l'avenir. N'est-ce pas ce qu'avait senti un Ernest Hello, dont on aimerait savoir s'il advint un jour que Proust tomba sur ces lignes :

« *Dans ces profondeurs ignorées, où généralement l'homme oublie de descendre, dans ces profondeurs ignorées se meuvent les relations qu'il a eues, qu'il a et qu'il aura avec l'universalité des choses. Le souvenir est un endroit plein de larmes, parce que le souvenir est plein de relations (...)*

Le présent est quelquefois l'endroit du rire, parce qu'il cache souvent la profondeur sous la superficie, et la Relation sous son défaut. Le Présent montre la relation absente ; le Présent montre en quoi la relation n'est pas complète ; il la montre s'évanouissant sous les accidents qui la surchargent ; de là le rire. Le Présent est fait de pièces et de morceaux ; il est bigarré et voile les rapports secrets des choses sous le costume extérieur, capricieux, changeant que les circonstances multi-



ples leur imposent. Le présent à l'air d'un caprice. Il cache son vrai nom sous les fantaisies de son déguisement.

Mais le Passé parle sur un autre ton. Le Passé dégage solennellement les choses de leur apparence. Leur bizarrerie s'évanouit sous leur réalité sérieuse.

Le Passé dégage les événements de l'accident qui les isolait, et les montre ensemble dans la relation qui les unit. Le Passé montre les liens qui unissent les choses entre elles. Le Présent cachait cette petite tresse imperceptible ; le souvenir la découvre, et les larmes, sortant de la retraite mystérieuse où elles dorment en attendant qu'on les appelle, viennent voir le jour en disant : Nous voici.

Elles disent : Nous voici, quand l'homme se souvient ; car le souvenir appelle la Relation... »

Soudain au détour de nos errances, l'horizon redevient familier. Nous étions le dos au mur, et voilà que nous nous adossons à la Tradition. Nous avions désappris notre langue et pourtant l'antique formule remonte sur nos lèvres : « *ce qui est en haut est en bas, et ce qui est en bas est en haut* ». Car le temps est venu : l'Histoire se dévoile et se révèle l'universelle Analogie, « *similitude fondamentale, qui n'est pas autre chose que l'"Entendement" humain de l'Intériorité comme du Cosmos, des dieux comme de l'Umwelt* ». Notre exil va finir, le livre du Monde est encore à déchiffrer, nous sommes sur le chemin du retour :

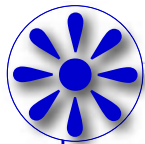
« Un soir nous arriverons aux portes de l'Eden, nous fermerons derrière nous la barrière du pré, nous suivrons l'allée de tilleuls bourdonnants de cétoines qui mène à la terrasse ; et là, devant le pays, notre maison nous attendra. Nous frapperons, et d'en haut une voix claire nous répondra. Cela fut, j'en témoigne. Que m'importe la mort si je puis dire : cela sera ».

* * *

Évaluation fondatrice et qui, parce qu'elle remet en question, ne laissera pas d'apparaître scandaleuse à beaucoup. À travers les trois écrivains ainsi réunis, nous avons essayé de dégager un invariant, ou si l'on préfère un certain code de lecture, en

l'occurrence celui propre à la pensée dite traditionnelle, code qui en tant que tel faisait jusqu'à ces dernières années l'objet d'interprétations systématiquement réductrices, et donc, de nouvelles propositions épistémologiques, surgies de champs référentiels parfaitement hétérogènes entre eux comme par rapport à lui, redécouvrant non seulement la cohérence (on le savait déjà) mais surtout la prospective (le mot n'est pas trop fort qui suggère à terme des données stratégiques et sociales que les agents humains de ce front pionnier mesurent encore très mal), l'investissement (le divorce qu'il implique au sein de la modernité se trouve génétiquement lié à la crise de cette dernière telle qu'elle se développe sous nos yeux) et l'intériorité (ce que l'on avait l'habitude de dénier le plus souvent à "la tradition" toujours conçue par ses adversaires mais aussi par un trop grand nombre de ses partisans comme quelque chose qui se surimpose, au besoin par la force, aux comportements individuels). Ce faisant, nous ne nous sommes éloignés de la stricte recherche maistrienne que pour mieux la retrouver après un détour, puisque tant d'incompréhensions qui ont pesé si lourd sur l'image négative longtemps reçue de l'auteur des *Soirées* et de son œuvre, tiennent précisément à une dévalorisation culturelle du code de lecture auquel s'attache ce propos. Car le retour de la tradition que nous connaissons aujourd'hui mérite, ni plus ni moins que les phénomènes révolutionnaires pourvus d'abondantes rentes de situation, d'être pris en considération scientifique. À travers ce retour, ne ressentons-nous pas que les notions d'ordre et de mouvement, héritées d'un âge *des Lumières* jusqu'à nous prolongé, et dont Michel Foucault a magistralement dressé l'acte de décès, changent de figures comme de signes ?

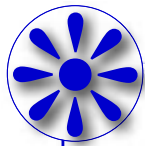
Notre intelligence de la pensée maistrienne en dépend, et plus encore, celle des conditions historiques où son influence s'est exercée par le passé. Dans tous les cas, de l'Ancien au Nouveau, par-delà la dissemblance des formulations, la similitude des refus nous impose autre chose que le jugement en dernier ressort cher en ce domaine et ailleurs à la pensée bourgeoise, même déguisée en idéologies soi-disant prolétariennes.



Là précisément, se noue le problème des fausses élaborations traditionnelles qui commencent à pulluler. Autour de nous, l'accoutrement paysan succède à la défroque révolutionnaire sans que le travestissement cesse de demeurer la règle. Il convient donc de ne pas sous-estimer les ambiguïtés jaillies des pulsions de retour ici mises en perspective, dans le sillage de trois témoins privilégiés. Car, question lancinante, dans quelle mesure la modernité ne nous duperait-elle encore pas, cette fois parée des prestiges et des couleurs d'un grand refus ? Aurions-nous si vite oublié les malentendus du romantisme en contrepoint des certitudes et des sacrifices de l'industrialisation ? Sans doute, les valeurs hier ostracisées, nous reviennent-elles. C'est que l'exigence de sens restaure la souveraineté du symbole à la mesure de l'effondrement sémantique provoqué par l'hyperinformation et l'hypervisibilité de notre univers. Et, s'il paraît vrai qu'une première modernité, née avec *les Lumières*, dévastatrice des sociétés à statuts, meurtrière de *l'homo hiérarchicus*, a fomenté « *la destruction radicale des apparences* », « *le désenchantement du monde* » et « *son abandon à la violence de l'interprétation et de l'histoire* », morphologie critique à laquelle fut par exemple confrontée l'Église catholique, à la fin de l'autre siècle et au début de celui-ci [du XX^{ème}], sous la dénomination fort justifiée de crise moderniste, une modernité d'un second type, plus corrosive, plus étendue, à vitesse supérieure, post-modernité, ultramodernité décline maintenant les effets de la première, en les attaquant à leurs racines, « *immense processus de destruction du sens, égale à la destruction antérieure des apparences* », engendrant, autant soutien que conséquence de son mouvement, cette faim permanente d'identité qui a désormais saisi la planète entière. Tout se passe comme si le social, multiplié par le décloisonnement des sociétés d'ordres, à partir du XVIII^{ème} siècle, et dont la légitimité était toujours soumise à l'épreuve de la ratification du local, selon une dialectique déchirée jusqu'au dualisme entre universel et particulier, n'atteignait plus dorénavant qu'un local lui-même miné par l'intrusion radicale de la technique ; et qui se dérobe davantage à chaque

sollicitation où il est précipité. La mobilisation planétaire qui en résulte, ne conduirait-elle pas cette accélération de l'histoire si souvent décrite ? L'invention d'Oriens seconds dissimule qu'ailleurs la sémantique du monde acculture, pour la sauver, la tradition en idéologie. Pourtant, depuis deux siècles, nous devrions être familiers de ces remontées de l'élémentaire en catastrophe. Et la désoccultation de l'occulte annoncée par Raymond Abellio nous prépare-t-elle à ces mises en éveil ou va-t-elle dégénérer en itinéraires de fuite encore inédits ? Car les conflits en cours, à la faveur d'un aplatissement inexorable du monde, multiplient les lignes de fracture et dessinent la carte des confrontations futures, nombre des hommes et statistique des biens, en voie de modifier la géographie de la domination, somme toute fixée malgré les remaniements territoriaux et les relectures idéologiques, depuis les grandes découvertes et les grandes transportations, exécutées sous la direction de l'Europe, de ses prolongements, de ses partenaires. Pareil déplacement de l'axe de la civilisation entretient des rapports évidents avec la précession des origines partout à l'œuvre. Or, dans ces collisions prévisibles, *muthos* contre *logos*, mais autant *muthos* contre *muthos*, qui traversent les cultures, comme elles les affectent entre elles, l'homme intérieur, dépouillé de sa terre nourricière, cet espace imaginal dont Henri Corbin nous a révélé l'éminente fécondité, s'expose à l'écrasement s'il ne double l'analogie par l'analogie lorsque la distance le rend à l'autochtonie. Les citadelles de l'âme tombent, comme les autres, quand elles ne parviennent plus à tenir le bas-pays.

À défaut d'une politique, comment n'y aurait-il pas une stratégie pour la tradition qui préserverait tous les choix tactiques mais les inscrirait sur un damier de gô universel ? En effet, la multiplicité des dispositifs à somme non-nulle réserve opérationnellement l'issue d'une partie devenue cosmique. Dès lors, le périple est initiatique ou à peu près : au-delà d'une frontière invisible sur le terrain, mais qui sitôt franchie dévoile un paysage en creux, la contre-révolution mue en contre-culture à force de se découvrir étrangère dans son propre locus, et la contre-culture s'éprouve finalement



contre-révolution en parcourant au rebours des modes le cycle marchand de la production des images et des idées. Le débat qui a resurgi depuis peu, entre monothéisme et polythéisme, signale à sa manière un véritable renversement des fronts. Mais l'aspiration primordiale à un ésotérique rétablissant les communications essentielles que l'historique transforme en conflits, confondrait les plans, si elle prétendait substituer le mystique à l'héroïque et le spirituel au militaire. Les parentés reconnues, ne conduisent-elles pas volontiers à revivre les antiques ruptures, le comment des premières et le pourquoi des secondes, à l'instar d'une identité de remplacement ? Le mystère du Dieu des dieux auquel inclinait Henri Corbin afin de surmonter la décomposition monothéiste en religions de l'homme et en idéologies de la totalité, suggère une histoire retournée sur elle-même, arrachée à l'obsession du temps : *« il n'y a de tradition vivante, c'est-à-dire de transmission en acte, que par des actes de décision toujours renouvelés. Ainsi comprise la tradition est tout le contraire d'un cortège funèbre ; elle exige une perpétuelle renaissance, et c'est cela la gnose »*, ce à quoi Maistre et Guénon eussent directement souscrit mais que le positivisme maurassien, selon lequel toute tradition est critique, ne vérifie qu'à travers un langage résolument empiriste, où le paganisme des valeurs accordé à une société catholique garantit une problématique de l'héritage. En réalité, la surdétermination du politique oblitérerait-elle la sous-détermination de l'imaginal ? Plus qu'une contradiction, cette antithèse fait lever une interrogation : puisque, par définition, une communauté gnostique ne saurait tenir lieu de communauté naturelle, lors même qu'elle tisse avec la société influences, liens et souvenirs, la gnose ne correspondant jamais qu'à la volonté historique de quelques-uns, toute restructuration de l'imaginal, comme aura besoin d'une philosophie cautionnant l'effort symbolique, risquera d'échouer, sauf à se donner les moyens de pénétrer les responsabilités du temporel. Et une politique qui se poserait seulement en rapatriante, en croyant contester la modernité, céderait de fait à ses illusions. Elle imiterait surtout le parasitisme des véhémences fondamentalistes dont le romancier anglo-indien V.S. Naipaul a dressé le catalogue musulman :

« L'Occident, ou la civilisation universelle qu'il domine, est émotionnellement rejeté. Il constitue une entreprise de sape, une menace. Mais, parallèlement, on a besoin de ses machines, de ses denrées, de ses médicaments, de ses avions de guerre, des devises qu'envoient les émigrés, [de ses] hôpitaux... et [de ses] universités... Ce rejet de l'Occident repose sur le postulat qu'à l'extérieur, il existera toujours une civilisation vivante, créative, singulièrement neutre, prête à ouvrir les bras à tous. Ce rejet n'en est donc pas véritablement un. Il est aussi pour la communauté dans son ensemble, une façon d'abdiquer l'effort intellectuel. Il s'exerce de façon parasitaire ».

Prenons garde à l'enlèvement dans un concordisme à l'envers. Après tout, la mondialité, parce qu'elle écrase le sens et banalise le territoire, parce qu'elle remplace l'initiation et la quête par le jeu et l'errance, parce qu'elle naturalise l'exil et la nostalgie en émigration et en déracinement, brouille les traits de l'Orient et de l'Occident, en projetant sur eux les masques du Nord et du Sud, avec leurs affrontements chiffrés en population, production et consommation. Sur le damier universel, l'encerclement répond à l'encerclement. Il n'y a pas d'échappatoire, sachons-le. Aucune théophanie n'effacera aucune généalogie, elle ne la rendra que plus évidente. À ce stade d'involution, au creux où se dessine le retournement, la résistance à la modernité doit provenir du sein de la modernité, elle organise une modernité dans la modernité, un refus concerté de lui accorder créance sans lui dénier raison pour autant. En quelque sorte, ne pas chasser le tigre, et non plus le fuir, mais bien le chevaucher. Une dissidence neuve à inventer, dont les expériences totalitaires ont jeté la semence. Car il ne s'agit pas de restaurer le passé, mais de le convoquer, de réintégrer une Nature inentamée, mais de ressaisir une Création oubliée, où l'homme tient l'ultime pointe. Au bord de l'ère galactique, plus que jamais, nos racines sont en cause, qui nous font relier le Ciel et la Terre en nous rattachant à eux. De cette exigence transcendante, Maistre, Maurras, Guénon s'avèrent figures dissemblables mais emblématiques, les précurseurs les plus opiniâtres, et en conséquence, justifiant l'herméneutique la plus rigoureuse, nos contemporains immédiatement immédiats.

Victor Nguyen